

Guillaume Droin

#Adopteunmôme



Guillaume Droin

#Adopteunmôme

© Guillaume Droin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6760-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maxime

Pour adopter, trois possibilités :

1. Les associations, parcours souvent très long,
2. L'adoption individuelle, délicate et aléatoire,
3. Être riche et célèbre, pour accélérer le processus.

Les deux premières solutions sont fastidieuses et compliquées, je me penche sur la troisième. Il faut donc devenir riche, célèbre, et vite. Sans disposition particulière pour le ballon rond, mes cordes vocales ne me permettant pas de remplir la moindre salle de spectacle, même de quartier, je me lance dans l'écriture.

Un livre se prépare, l'auteur doit maîtriser son sujet, établir un plan, bref il n'y a qu'une seule voie. Si c'est le cas, je dois d'emblée abandonner cette idée.

Si la maîtrise de notre langue est nécessaire, alors je n'y arriverai pas, mes notes à l'école en attestent : 0 pointé en dictée toute ma scolarité, 4/20 au bac de philo, sans parler de l'accumulation de mauvaises notes en grammaire.

On entend aussi, ce qui fait davantage mon affaire, qu'un bon livre a des origines autobiographiques. Dans ce cas, j'ai peut-être ma chance.

Je me lance donc, sans logique, au fil de mes pensées, au fil de mes états d'âme, au fil de mes émotions, revenant de temps en temps en arrière, reprenant parfois au milieu et avec cette crainte que tout cela soit vain.

Comme chaque dimanche, je gratte mes deux tickets de la loterie nationale. Si je gagne le gros lot, inutile de continuer. Faux, je serai peut-être riche mais pas célèbre.

Je n'ai donc d'autre solution que de continuer mon ouvrage, me refusant à soudoyer quelques avocats véreux et vendeurs d'enfants, chose à laquelle Pascaline et moi ne pouvons nous résoudre.

CHAPITRE 1

LA GENESE

Comment en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi nous ? Pourquoi avons-nous été mis à si rude épreuve, ne pas pouvoir engendrer ?

Pour moi, 40 ans cette année, ce sont probablement les abus d'une bonne vingtaine d'années qui n'ont pas favorisé la régénérescence suffisante des spermatozoïdes.

Ajoutez à cela une pratique du sport quasi-inexistante, un goût accru pour les déjeuners du week-end bien arrosés, une passion pour la cigarette et surtout aucune envie de me priver de ces petits bonheurs malsains.

De son côté, Pascaline est à peu près aussi fertile que moi. La cause est à rechercher du côté de la thyroïde, ce qui ne lui a procuré aucun plaisir, n'est pas franchement volontaire et l'oblige à l'absorption, à vie, de son cachet quotidien de Levothyrox.

Véritable chef d'orchestre, sa thyroïde malade la met soit dans un état de fatigue intense (je suis alors obligé de faire la cuisine, la vaisselle, le linge et le ménage), soit dans un état de surexcitation totale qui l'entraîne dans des colères monstres (et là, je dois ramasser la vaisselle explosée dans l'appartement, jeter le linge déchiré et faire le ménage, à nouveau, pour tout ranger).

Dans notre déveine, nous sommes à égalité. Cela nous permet, au moins, de ne pas rejeter la faute sur l'autre.

Que faire quand votre couple est aussi fertile qu'un canard atteint de saturnisme ?

Notre première idée est de voler un bébé dans une maternité.

Immédiatement, l'option nous séduit. Elle offre des intérêts non négligeables.

Si vous le faites au mois d'août, période où le personnel est en effectif très réduit, vous pouvez choisir le bébé : garçon ou fille, bambin européen, africain ou asiatique, enfant calme ou plutôt énergique... Le coût paraît limité : un bas résille sur la tête pour éviter le repérage des caméras de surveillance et l'affaire est dans le sac. Le scénario est assez simple : mon père et mon beau-père déguisés en médecins (il faut ajouter le prix des déguisements au coût de l'opération), ma mère et ma belle-mère postées en faction dans une grosse cylindrée devant l'hôpital (coût supplémentaire pour la location du bolide). Dès le rapt réalisé, je m'engouffre dans la voiture et nous déguerpissons au plus vite. Pour assurer le coup, des amis créent la zizanie au service de gériatrie pour attirer en ce lieu un maximum du personnel de l'hôpital.

Réflexion faite, nous avons négligé un élément plus compliqué : la prétendue grossesse de Pascaline. Cet état, évolutif, nous contraindrait à l'achat d'une vingtaine de coussins de tailles différentes, que Pascaline devrait successivement cacher sous son pull pendant 9 mois, sans se tromper de taille, pour simuler une grossesse.

Le prix exorbitant du duvet d'oie nous refroidit. Et le gynécologue de Pascaline n'aurait pas été dupe. Nous renonçons donc.

Dépités, nous achetons... un chat.

Pascaline me laisse toute liberté pour investiguer dans une animalerie à proximité. Elle me fait confiance et pense que je peux remplir seul cette mission.

Ancien chasseur, repent, j'hésite à revenir avec un petit Labrador noir qui me fait craquer. Ignorant l'état de la thyroïde de ma Femme à mon retour, je m'abstiens. Nous habitons un appartement dans le centre-ville de Nantes, on m'alerte sur les inconvénients du cabot qu'il faut sortir matin, midi et soir. Je n'ai par ailleurs aucune envie qu'il saccage notre appartement.

Un chien, un chat, quelle différence ?

Elle est de taille lorsqu'on est un ancien chasseur. Certes, les matous sont de fins limiers mais ils ne vous aident guère à lever une bécasse dans les fourrés, ce que fait, avec amour et fidélité, un épagneul breton ou un braque de Weimar.

En matière de félins, je n'y connais rien. Je ne suis missionné que pour la pré-

sélection de notre futur colocataire.

Je me concentre sur les six chatons qui jouent dans leur cage en verre. Je choisis le maigrichon qui fait une pirouette digne du cirque Bouglione. Pour obtenir son approbation, je présente le chat à Pascaline en l'emmenant au magasin. Déception, ou est-ce à mettre sur le compte d'un chronique dysfonctionnement thyroïdien, elle ne valide pas mon choix. Je pensais pourtant à son contact être devenu un homme de goût. Nous optons ensemble pour un petit British Short Hair noir que nous prénommerons Gus, mais que son très aristocrate carnet de santé nomme Louis Albert de Guedge. Sachez que quand un chaton ronronne, c'est soit qu'il est heureux, soit qu'il a peur. Nous n'avons jamais su pourquoi il ronronnait autant lorsque nous l'avons acheté mais sa disparation pendant une semaine lors du retour à l'appartement nous incite à penser que la deuxième option ne peut être totalement écartée.

Sans nous enquérir de quoi que ce soit d'autre, nous optons pour cette charmante petite boule noire.

— Soit, nous dit la vendeuse, et bien ce British Short Hair de pure race est désormais le vôtre.

C'est là qu'apparaît sur le petit écran du TPE la somme astronomique de 1.300 euros, croquettes comprises ! Difficile de revenir en arrière, un abandon si précoce nous paraît inenvisageable.

Direction la banque pour solder nos Codevi et les quelques actions Eurotunnel que nous avons pour combler au plus vite notre découvert.

Gus cohabite désormais avec nous. Cette merveille ne grandit pas mais s'élargit à vue d'œil, choisit ses friandises et, pour nous prouver sa reconnaissance, dort sur le lit là-haut quand nous regardons la télé en bas et regarde la télé en bas quand nous sommes là-haut. Un vrai animal de compagnie !

Seule preuve d'amour, il vient la nuit, quand nous dormons, nous chatouiller le nez avec ses moustaches et baver sur la tête de Pascaline. Bref, un Amour de chat, dont on ne sait finalement pas pourquoi on est devenus aussi accros.

Suite à l'échec cuisant de l'opération « Vol de bébé à la maternité », un pensionnaire de plus à l'appartement en la personne du Conte, la question de la progéniture n'est toujours pas réglée.

En fait, si nous en sommes arrivés à ce projet d'adoption, c'est uniquement pour des questions de facilité et de confort.

Je n'avais absolument aucune envie de me retrouver cantonné à un quart de notre lit, poussé par une grosse baleine réclamant à tout va fruits rouges et autres gourmandises. Pascaline, elle, ne tenait pas particulièrement à vivre toutes les contraintes de la grossesse, nausées, kilos superflus, ventre flasque après l'accouchement et vergetures peu appétissantes pour son mari adoré.

L'adoption n'est pas une succession de contraintes physiques, elle est un chemin, l'ultime solution qui émerge après de nombreuses tentatives ratées qui ont sapé notre moral à chaque échec. Trouvé sur Internet :

C'est un petit chemin

Au milieu des fougères,

Que j'empruntais naguère,

Lorsque j'étais gamin.

Et loin des bruits de la ville,

Loin de mes angoisses et mes peurs,

Je vais, de mon pas tranquille,

Sur ce chemin plein de douceur.

Ma retranscription pour l'adoption :

C'est un interminable chemin,

Au milieu des galères,

Six ans de vraie misère,

Parsemé de chagrins.

Dans notre beau jardin stérile,
Six années de dur labeur,
De parcours administratifs pas franchement faciles,
Sur ce chemin mêlant joies et pleurs.

L'adoption ressemble en effet plus à un parcours du combattant qu'au petit chemin dans les sous-bois à côté duquel coule une rivière claire et apaisante.

Seul avantage pour nous d'avoir été stériles, nous aurions déjà une descendance biologique avec nos précédents partenaires et nous n'aurions probablement pas eu la chance de vivre cette si difficile, mais si merveilleuse aventure, dans laquelle nous allions nous engouffrer.

Voilà comment commence cette galère, il y a six ans : chez le médecin.

Dieu sait que j'aime me rendre chez mon médecin pour des soucis de crève ou de maux divers. Il me fait tellement rigoler que, même lorsque j'y passe pour un rhume, j'en ressors plein d'entrain, malade certes, mais heureux de vivre.

Pour aborder des problèmes plus intimes, ce fut plus compliqué.

J'ai cependant réussi à franchir le cap et suis ressorti une ordonnance de spermogramme à la main, aussi fier que lorsque j'ai obtenu mon baccalauréat.

Trois petits jours d'abstinence sexuelle plus tard, nécessité absolue pour réaliser ce test, direction le cabinet d'analyses médicales.

On me demande mon ordonnance. Pour une banale prise de sang, rien de gênant. S'agissant d'un spermogramme, je tends fébrilement mon ordonnance. Je fixe d'abord le plafond, puis mes chaussures, pour éviter le regard de l'assistante. Il est absolument évident pour moi qu'elle me prend pour un moins que rien, un homme sans intérêt, puisque même pas en mesure de solutionner le